

# VOUS AVEZ DIT : VILLE DIVISÉE ? LA GÉOGRAPHIE, LA LANGUE ET LA TRADUCTION DANS LA VILLE DE BEYROUTH

**Rana HAKIM BEKDACHE**

Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban,

Rana.bekdache@usj.edu.lb

**Caline NASRALLAH**

Université Concordia, Canada,

caline.nasrallah@mail.concordia.ca

**Résumé :** Les villes divisées ne sont pas seulement le résultat de la guerre, mais beaucoup de villes vivent divisées en raison de leur emplacement géographique. Cet article traite de la réalité de Beyrouth, qui est « divisée » en raison de sa diversité culturelle et religieuse ainsi que de sa situation géographique. Cependant, la division n'a pas toujours une connotation négative, elle peut aussi être un facteur d'enrichissement et de diversité qui aura un impact important sur le domaine culturel, notamment sur la traduction.

**Mots-clés :** Division, traduction, multilinguisme, diversité, enrichissement.

**Abstract:** Divided cities are not only the result of war, but many cities remain divided also due to their geographic and demographic makeup. This article addresses the reality of Beirut, which is “divided” because of its cultural and religious diversity as well as its geographic situation. However, division does not always have a negative connotation; it can also be a factor of enrichment and diversity that will have a significant impact on the cultural field, particularly translation.

Questionnement :

Les villes divisées sont-elles toujours le produit d'une guerre ou d'un conflit ? Presque toutes les villes du monde connaissent des divisions dues à des facteurs autres que les guerres et les conflits. Ce sont parfois une rivière qui divise la ville en rive gauche et rive droite<sup>1</sup>, ou bien un nouveau quartier qui laisse derrière lui un quartier ancien. Les exemples sont multiples dans la ville de Beyrouth qui malgré sa surface limitée, connaît cette situation, cette division ; n'est-ce pas le cas de « Hayy al-Jadid »<sup>2</sup> à « Ain al-Remmaneh »<sup>3</sup> de Beyrouth ou bien celui du quartier de « Badaro »<sup>4</sup> ? N'est-ce pas aussi le cas de la région de « Basta »<sup>5</sup> qui est divisée entre « Basta d'en haut » et « Basta d'en bas » ? Cette division dans les grandes villes est la même dans les villes moyennes ou dans les petites villes. Nous la retrouvons dans les villes aussi comme « Zahle »<sup>6</sup> ou « Tripoli »<sup>7</sup> qui connaissent des divisions aussi, c'est parfois des « harats »<sup>8</sup> de telle ou telle famille de notables ou de telle ou telle religion ou confession : telle que « Haret ennessara »<sup>9</sup> à « Tyr »<sup>10</sup> ou « al-Rassiya »<sup>11</sup> à « Zahle »<sup>12</sup>. « Jounieh »<sup>13</sup> pour sa part a eu son « minat al-jadida »<sup>14</sup> et son illustre quartier très chic « Kaslik »<sup>15</sup>. Ce n'est plus la vieille place du centre de « Jounieh » avec ses marchands de poisson, sa « Hisba »<sup>16</sup> et les arrêts

VOUS AVEZ DIT : VILLE DIVISEE ?  
LA GEOGRAPHIE, LA LANGUE ET LA TRADUCTION DANS LA VILLE DE  
BEYROUTH

de taxi, ce sont les boutiques de mode des grandes marques. La ville de « Jounieh » est désormais divisée en deux, voire trois villes : celle de « Kaslik » renommée pour le goût raffiné, celle de la « place », plutôt populaire et celle de « minat al-jadida » en quête de créativité et de nouveautés. La classe sociale est donc un marqueur important, sinon le principal, de distinction entre les communautés, incarnant une ligne de fracture inéluctable qui est souvent déguisée en sectarisme. Et cela, comme nous le verrons ci-dessous, s'étend à la langue utilisée par les gens, faisant de la traduction une tâche quotidienne qui s'étend non seulement à la langue, mais aussi à la communication de l'identité.

Notre propos s'arrêtera brièvement en une première partie sur la structure divisée de Beyrouth. Il tentera dans une deuxième partie de mettre en relief la langue (termes et expressions) utilisée à Beyrouth, ainsi que l'impact du multilinguisme sur la production de connaissances et le rôle de la traduction.

### 1. La géographie et la langue qui s'influencent

Guerres, conflits internes... voilà ce qu'évoque le mot « division ». Cependant, et malgré cette connotation négative, le mot « division » est un trait inhérent aux villes en général, à Beyrouth en particulier. Nous pouvons parler de : Beyrouth le géographique, Beyrouth le social, Beyrouth l'architecturale et Beyrouth l'expansion. Il existe donc des marqueurs visuels de séparation entre ces sphères qui conduisent à d'autres marqueurs de séparation plus abstraits, conceptuels, qui seront abordés ultérieurement.

*Beyrouth le géographique/ Beyrouth le social :*

Ces deux parties ne peuvent être séparées l'une de l'autre. Beyrouth est divisée géographiquement en deux parties ; la première sur le littoral et la deuxième sur une colline. L'on raconte que les gens de Beyrouth quittaient le littoral et fuyaient la chaleur pour passer l'été sur cette colline. Certains disent que l'appellation « Achrafieh » prend son origine du mot de la racine « charafa » ou « achrafa » qui veut dire surplomber ou dominer. Elias Khoury rapporte : « Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, la colline d'Achrafieh, qui en raison de sa légère élévation par rapport à la mer était devenue un lieu de villégiature estivale pour les Beyrouthins, appartenait à Youssef al-Saghir (Youssef le petit), d'où son surnom de « Jabal al-saghir » : la petite montagne » (Khoury, 2003 : 73).

La géographie de la ville a donc toujours eu un impact sur les mouvements de la population. Par exemple, la présidence de la république, le plus haut lieu de pouvoir, ayant à se déplacer selon les « guerres du Liban »<sup>17</sup>, s'est installée dans plusieurs régions formant ainsi un pôle d'attraction pour la classe aisée. Les notables qui courtoisaient les gouverneurs, les hommes du pouvoir et décideurs politiques, formaient une ceinture d'intérêt à proximité du palais. À Beyrouth, le palais présidentiel, le centre du pouvoir, se localisa dans plusieurs quartiers : d'abord à « Qantari », un quartier chic de Beyrouth ouest, puis déménagea à

« Zouk », banlieue de Beyrouth, pour se localiser ensuite à « Baabda », une autre banlieue de Beyrouth, puis passer par Sin el-Fil et « Ramlet al-Bayda », deux quartiers résidentiels ; et, comme l'enfant prodigue, retourner enfin à « Baabda ». S'il est vrai que le palais présidentiel attira courtisans, ministres et hommes d'affaires, la ville de Beyrouth en tant que telle a attiré les rêveurs qui cherchaient un changement. Puis sont venues les guerres du Sud<sup>18</sup> qui ont poussé les gens à se diriger vers la capitale. Toute une ceinture de bidonville, d'HLM a ceinturé Beyrouth. Là aussi, il y a une division entre Beyrouth le palais présidentiel et Beyrouth la ceinture de misère marquée par la pauvreté et la privation. Dans une ville comme Beyrouth, la division n'est pas simplement d'ordre social, mais elle est surtout d'ordre communautaire. Si la ville est divisée entre communautés, elle est aussi divisée entre confessions au sein d'une même communauté.

Il est donc clair que la géographie de Beyrouth crée des distinctions spatiales à plus d'un titre. La ligne de démarcation, encore très présente dans la conscience collective de la population, est un symbole majeur des géographies de la violence qui existent dans la ville, perpétuant les tensions sociales, communautaires, qui se sont prolongées - ou plutôt envenimées - depuis la fin de la guerre civile (1975-90). La violence sectaire de la guerre a fait en sorte que les personnes de certaines sectes qui vivaient dans des zones « mixtes » ont dû fuir vers d'autres quartiers où les chefs de milice étaient de la même secte. Ces déplacements ont eu pour conséquence que la population de Beyrouth-Ouest est devenue majoritairement musulmane, tandis que celle de Beyrouth-Est est devenue majoritairement chrétienne. La partie occidentale de la ville a également connu un afflux massif de réfugiés palestiniens ayant fui les camps de Beyrouth-Est et de familles chiïtes fuyant la violence et l'occupation israéliennes (1982) dans le Sud. L'aspect géographique de Beyrouth est indissociable de l'aspect démographique et social.

#### Beyrouth l'architectural :

Dans Beyrouth, la bâtisse de la municipalité occupait, et occupe toujours, le centre, puis gravitent autour d'elle les bâtisses religieuses : la mosquée ou l'église, les hôtels particuliers des notables et enfin les quartiers populaires. Ainsi à Beyrouth l'Hôtel de ville, le grand Sérail est entouré de l'église Saint-Georges d'une part et de la mosquée al-Omari d'autre part. Suite à cette structure géo-architecturale, on observe plusieurs couches sociales : les riches, les pauvres et la classe moyenne.

#### Beyrouth l'expansion :

Les anciens quartiers de Beyrouth ont connu une expansion due à la poussée démographique. Le quartier Badaro qui se situe à l'est de Beyrouth en est le parfait exemple. « Pour un temps, la vieille ville conservera sa fonction résidentielle mais la saturation démographique dirigeait de plus en plus les nouveaux arrivants vers les faubourgs en voie d'urbanisation, tandis que les familles autochtones les plus aisées s'établissaient encore plus loin, élargissant

VOUS AVEZ DIT : VILLE DIVISEE ?  
LA GEOGRAPHIE, LA LANGUE ET LA TRADUCTION DANS LA VILLE DE  
BEYROUTH

d'autant les contours de la ville qui, à en juger par la comparaison des cartes de 1841 et de 1876, grandit dans cet intervalle d'environ quinze fois. »

Alignés, les bâtiments riverains devaient être dressés à hauteur égale, favorisant la perspective terminée au nord par le Sérail. (...) Combiné à l'appellation sultanienne de la place, ce bâtiment conférait à l'espace naguère informel du Burj un air impérial. (...) Devenu le cœur de la ville, le Burj était simultanément la porte. (...) Le percement en 1894 de la rue Nouvelle, entre la mosquée al-Omari et Bab Idriss permit de doubler la liaison avec le port qu'assurait jusque-là la route de Damas à travers la place Assour (Kassir, 2003).

*La différence linguistique :*

Toutes ces divisions dues à la géographie, au social, à l'architectural et à l'expansion se reflètent sur la langue. La langue dévoile l'identité de l'interlocuteur. Les urbains se démarquent des ruraux en ce qu'ils emploient un registre soutenu. Cependant, comment expliquer l'utilisation de plusieurs registres au sein d'une même ville ? Lorsque nous parlons de langue, nous entendons non seulement les différentes langues telles que l'arabe, l'anglais et le français, mais aussi les différents dialectes qui coexistent tous au Liban. On ne se sentirait pas étranger à cette situation quand la société accueille diverses confessions et appartenances sociales.

Les tendances politiques des Libanais ont eu leur mot à dire. La présence française sur le sol libanais s'étant imposée bien avant 1920 a aidé à la floraison de la langue française. L'appartenance politique est visible à partir de l'utilisation de la langue. À Beyrouth, l'utilisation du français bien avant 1920, année du début du mandat français sur le Liban, souligne le rôle de la France comme étant « l'affectueuse mère » (*al-oumm al-hanouna*), protectrice des Chrétiens d'Orient. Et l'anglais a aussi commencé à se répandre au Liban avec l'arrivée des missionnaires protestants qui ont fondé des écoles et des universités et qui ont favorisé la diffusion de la langue anglaise.

Les garants de l'existence religieuse et de l'extension du niveau culturel différaient selon les tendances des Libanais : le pro-Français voyait en la France ce garant ; les autres, non chrétiens par réaction politique, rejetaient la langue de Molière ou l'utilisaient contre gré et travaillaient l'arabe classique. Comment ce pluralisme influença-t-il la langue ? Et, peut-être plus important encore, comment cela a-t-il influencé les relations entre les personnes qui utilisaient ou non la même langue pour communiquer ? Au-delà des relations entre les résidents locaux, ces gouffres linguistiques s'appliquent aux relations entre les résidents locaux et les Libanais de la diaspora ; avec des millions de Libanais hors du Liban en raison des vagues massives de migration, les Libanais ont commencé non seulement à communiquer principalement dans des langues différentes (autres que l'arabe), mais aussi à produire des connaissances « en traduction ».

En d'autres termes, la réflexion et la théorisation sur le contexte local ont commencé à se faire dans des langues autres que l'arabe, imposant une sorte d'espace intellectuel entre les locaux et les expatriés d'une part, mais aussi entre

les locaux eux-mêmes en fonction de leur langue de communication préférée. La production de connaissances dans des langues étrangères a renforcé les divisions conceptuelles entre les populations et les données démographiques, car la traduction en est venue à occuper un double niveau dans la communication : la traduction concrète, linguistique, qui se produit au premier niveau de la communication entre les personnes, et la notion plus abstraite, conceptuelle, de la traduction qui inclut les concepts et les connaissances produits dans une langue non arabe, puis extrapolés dans un contexte local.

En effet, une grande partie de la recherche et de la littérature arabes a été produite à partir du Nord global au cours des 100 dernières années, car de nombreux Libanais ont émigré (et continuent d'émigrer) en raison du colonialisme, des crises économiques et de la guerre. Au fur et à mesure que les penseurs se sont dispersés, les produits de leur pensée ont pris forme dans de multiples langues, ce qui soulève la question de savoir qui est le public de cette production de connaissances, à qui le travail est censé s'adresser. Un point clé ici est l'imbrication de la langue et de la classe sociale, qui dicte qui a accès à quelle recherche. En ce sens, la traduction apparaît comme un processus de transfiguration, puisqu'un texte doit être réadapté à un contexte local par d'autres moyens que la simple transposition linguistique.

Mais pour en revenir aux vocabulaires locaux qui évoluent en fonction de la démographie, il est intéressant de constater que les mots utilisés révèlent l'appartenance sectaire ou confessionnelle. En effet, le vocabulaire et les expressions trahissent l'appartenance des gens. Le mot *banque* qu'emploierait M. Khoury, de confession chrétienne, est le même *masref* pour M. Bayhum, de confession sunnite ; le même *drapeau* est un *aalam* chez le parti sunnite d'an-Najjاده et une *bandiera* chez le parti chrétien maronite d'al-Kataeb, les Phalanges libanaises ; la même *table* est une *tarabiza* chez les Itani sunnites et une *scamla* chez les Khazen maronites ; les mêmes *escarpins* et la *robe* de Madame Ivonne sont le *hida* et le *fustan* que porterait Sett Zahia.

Ce contraste ne s'affiche pas seulement au niveau de termes langagiers précis, mais s'étend également aux expressions courantes : « *Tawwil belak* » ou « *rou'* », appelant à la patience dans une ruelle, se transforment en « *wahadallah* » et « *salli aannabi* » dans une autre ; même le bonjour est un « *marhaba, kifak* » (*salut, ça va ?*) à un bout de la rue, alors qu'il devient un « *assalamu aalaykom* » (*que la paix soit avec vous*) à l'autre.

S'il est certain que l'appartenance religieuse impose l'emploi d'un terme aux dépens d'un autre, il n'est point allusion que les deux termes se nourrissent de la même ferveur. Les souks et les ruelles qui sont de vastes carrefours de classes sociales pétillent de vocabulaires et d'expressions. Ce sont les hauts lieux de « la mise à jour » de la langue.

Ces termes et expressions au sein d'une même langue ne trahissent point une division de la ville. Bien au contraire, ils sont témoins d'une diversité source d'un enrichissement linguistique.

*Éloge de la division :*

VOUS AVEZ DIT : VILLE DIVISEE ?  
LA GEOGRAPHIE, LA LANGUE ET LA TRADUCTION DANS LA VILLE DE  
BEYROUTH

La division géographique, architecturale, sociale et linguistique met en valeur la richesse de Beyrouth, une division tant cohésive que cohérente, dans tout le sens positif du terme, car elle rapproche les opposants et se dresse en tant que facteur d'unité. Toutefois, si Beyrouth se représente en surface comme ville divisée sur elle-même jusqu'à l'opposition totale et la contradiction, elle demeure une ville unifiée et pourquoi pas soudée par des termes et des comportements clefs, à savoir : la générosité, l'hospitalité, le secours des faibles et des opprimés (*al-karam, al-diyafa, najdat al-malhouf...*). C'est le tissu profond de la ville : est ou ouest, quartier ou harat, d'en haut ou d'en bas, littoral ou sur la colline...

Toutefois, à la lumière de la disparité des classes et de l'antagonisme sectaire, avec toutes les différences linguistiques qui en découlent, comment est-il possible de vraiment s'unir au-delà de ces différences ? Les aspects géographiques, sociaux et démographiques de la ville renforcent les divisions linguistiques, mais un point de départ pourrait être un regard vers l'intérieur et une réflexion sur les processus historiques qui ont conduit à la situation actuelle. Beyrouth est une ville d'immigrants. La différence est inévitable, surtout si l'on considère le nombre de contradictions linguistiques et intellectuelles qui existent en raison des différents systèmes d'éducation et, par conséquent, de la langue. La clé est peut-être de repenser la façon dont ces systèmes nous façonnent et les séparer de nos identités, ou plutôt de les utiliser pour mieux comprendre la richesse de nos nombreuses identités. L'accumulation des cultures doit être repensée pour créer de la solidarité et de l'enrichissement.

## 2. Conclusion

En conclusion, que la cathédrale ou la mosquée occupent le centre à partir duquel se dessinent les quartiers riches ou pauvres, bourgeois ou populaires, une ville, notamment une capitale, en l'occurrence Beyrouth, est marquée par sa division, par sa géographie, par son architecture ou par ses métiers, même par sa langue ou par son vocabulaire. Mais quelles sources de richesse pour la langue offre cette division... plutôt cette multiplicité, à tel point d'oser parler de « l'éloge de la division » !

Mahmoud Darwiche (2003) a douté de l'existence même de Beyrouth puisque chacun la voit à sa manière... et d'ajouter dans son livre intitulé *Une mémoire pour l'oubli* : « Mais l'assemblage de ces visions ne fait pas nécessairement une ville. Beyrouth était une illusion taillée à la mesure de celui qui la rêvait. (...) Mais qu'on l'aime ou non, qu'elle nous plaise ou pas, que ce soit dans notre imaginaire ou au journal télévisé, Beyrouth existe car c'est une ville qui ne cesse de se réinventer. ».

## Notes

- <sup>1</sup> Comme la ville de Paris divisée en rive droite et rive gauche.
- <sup>2</sup> Qui veut dire le quartier nouveau.
- <sup>3</sup> Une région résidentielle de Beyrouth est, qui se situe sur la ligne de démarcation.
- <sup>4</sup> Un quartier résidentiel à Beyrouth est.
- <sup>5</sup> Un quartier résidentiel à Beyrouth ouest.
- <sup>6</sup> Une ville dans la Bekaa du Liban.
- <sup>7</sup> Une ville au nord du Liban.
- <sup>8</sup> L'équivalent d'un quartier.
- <sup>9</sup> Qui veut dire : quartier des chrétiens.
- <sup>10</sup> Une ville au sud du Liban.
- <sup>11</sup> Un quartier dans Zahle.
- <sup>12</sup> Une ville dans la Bekaa.
- <sup>13</sup> Une ville sur le littoral, au nord de Beyrouth.
- <sup>14</sup> Qui veut dire : le nouveau port.
- <sup>15</sup> Un nouveau quartier de Jounieh.
- <sup>16</sup> Place des poissonniers.
- <sup>17</sup> Cette période s'étend de 1958 jusqu'au début des années 90.
- <sup>18</sup> La région du Sud du Liban a connu plusieurs guerres contre Israël.

## Références

- Bardawil, Fadi A. (2020): *Revolution and Disenchantment: Arab Marxism and the Bonds of Emancipation*. Duke University Press.
- Bekdache, Rana (2013) : *Langues et traduction : une relation ambiguë*. Source Cible, Beyrouth.
- Kassir, Samir (2003) : *Histoire de Beyrouth*. Fayard.
- Khalidy, S. (2003) : *Le goût de Beyrouth*. Mercure de France.
- The Art of Fiction No. 233* (2017): *Elias Khoury Interviewed by Robyn Creswell*. The Paris Review.